

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 2 (1902-1903)
Heft: 29

Rubrik: La musique à Genève

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Liszt où il fit preuve d'une technique merveilleuse et d'une sûreté rare.

Le trio hongrois (MM. Agghazy, pianiste, Studer, violoniste et Becker, violoncelliste), qui jouit déjà d'une grande réputation, nous fit passer, avec le concours de M^{lle} Philippi, cantatrice (alto) de Bâle, une très agréable soirée. Citons dans le programme la sonate (ré maj.) pour violoncelle, de P. Locatelli, que M. F. Becker (de St-Gall), joua avec une facilité et légèreté remarquables. Le trio de Tschaiïkowsky, à la mémoire de N. Rubinstein. Quels thèmes empoignants et sublimes la lamentation sème à travers tout le trio. Cette œuvre mériterait bien de se trouver plus souvent sur les programmes de musique de chambre. M^{lle} Philippi avait choisi des chants de Hubay, mais au dernier moment eut l'heureuse idée d'en supprimer quelques uns et de les remplacer par du Brahms. Ces chants de Hubay, quoique fort bien chantés nous laissèrent complètement froid.

Un public non moins nombreux qu'au premier, assista au second concert d'abonnement (18 novembre). La troisième symphonie (fa maj.), cette œuvre profonde et majestueuse de Brahms, fut parfaitement exécutée par notre orchestre, qui à cette occasion montra que, avec sa composition actuelle, il ose s'attaquer aux œuvres les plus difficiles.

MM. Jules Nicati et G. Humbert, pianistes de Lausanne, ravirent leur public par une excellente interprétation sur le piano double Pleyel du concerto, (mi bémol maj.) pour deux pianos avec accompagnement d'orchestre, de Mozart. (Cadences de Reinecke).

Quelle musique enchanteresse que celle de Mozart! Mozart ravit toujours par son extrême noblesse; rien ne brusque, rien n'est heurté.

Le Scherzo, pour deux pianos, op. 87 de Saint-Saëns, morceau diabolique quoique très spirituel, enlevé avec brio par nos artistes, produisit un effet assez bizarre dans cette église, mais dégela complètement le public qui fit une vraie ovation à MM. Nicati et Humbert. M^{lle} Gerock, cantatrice de Berne, belle voix d'alto, chanta avec style deux lieder de Brahms: *Erinnerung* et *Frühlingstrost*. Pour finir, le prélude de *Die sieben Ruben* pour orchestre, de J. Rheinberger dont la musique un peu fade n'enthousiasma ni les exécutants ni l'auditoire.

La Société de musique de chambre, de Berne, donnera dans le courant de cet hiver une série de trois ou quatre auditions, aussi à l'église fran-

çaise. La première eut lieu avec le concours de M. de Reding, pianiste de Zurich. Au programme: Quatuor de Dittersdorf, musique ancienne, genre Haydn; c'est vraiment reposant d'entendre de cette musique simple, de temps en temps. La sonate op. 7 de Beethoven fut jouée avec une interprétation un peu trop personnelle par M. Reding. Quel pas immense entre Dittersdorf et Huber; combien plus riches en idées sont les compositions des maîtres modernes et combien plus varié le moyen d'exprimer ces idées. C'est ce que nous fit sentir le trio op. 105 de Huber joué avec verve par MM. Reding, pianiste, Jahn, violoniste et Monhaupt, violoncelliste, et qui valut un grand succès aux exécutants et au compositeur.

(A suivre.)

E. C.



LA MUSIQUE A GENÈVE

Les visites dont les compositeurs étrangers veulent bien nous honorer de temps à autre sont toujours fécondes en heureux résultats, tant au point de vue de la tenue de notre orchestre que de l'éducation de notre public musical. Le compositeur Sylvio Lazzari, dont le nom figurait sur le programme du troisième concert d'abonnement est sans contredit l'un des représentants les plus en vue de cette jeune école franckiste qui a renouvelé les traditions musicales de la France et imprimé un cachet si spécial à notre art contemporain. Comme ses congénères, Lazzari se distingue surtout par une habileté consommée dans l'utilisation des ressources orchestrales. De plus, il fut un wagnérien militant de la première heure. Si je dis il fut, c'est qu'il n'y a plus aucun mérite à l'être aujourd'hui, où tout snob se croit obligé de s'afficher wagnérien intransigeant.

Le Prélude d'*Armor* était déjà connu des auditeurs des beaux concerts symphoniques de notre Exposition de 1896. Dirigée alors par Doret, cette page nous apparut comme l'œuvre d'un musicien de haute valeur, en même temps qu'elle nous parut consacrer l'assimilation définitive de la formule wagnérienne à l'esthétique française moderne. Dirigée au troisième concert par l'auteur lui-même, elle a produit encore un grand effet, tout en laissant peut-être l'impression d'une œuvre moins personnelle. A elles seules les mystérieuses harmonies des Korriga-

nes ont déjà une parenté évidente avec les « accords sidéraux » du *Wallenstein* de d'Indy. Plus personnel est le tableau symphonique inspiré d'une lugubre « Eau forte » de Paul Verlaine et intitulé *Effet de nuit*. Voilà une page vraiment originale, tant par la couleur orchestrale qui fait songer à quelque fantastique *Marche au supplice*, que par l'allure bien caractéristique des thèmes. L'origine littéraire de cette page n'a pas empêché l'auteur d'en faire une œuvre d'une grande beauté musicale, bien supérieure aux brillantes fantaisies que les slaves ont coutume d'écrire sous le titre de poèmes symphoniques. Et ceci vient me confirmer pleinement dans l'opinion que j'émettais à propos de *Sadko* de Rinski-Korsakoff. Les œuvres de cette lignée procurent sans contredit un plaisir réel pour l'oreille, mais une jouissance d'esprit limitée, tandis que le tableau symphonique traité à la manière de Charpentier, de Lazzari et de leurs congénères engendre des satisfactions intellectuelles d'une tout autre portée.

La *Marche joyeuse* est venue enfin nous montrer que M. Lazzari possède encore le don de l'humour. C'est une composition sans grande prétention, mais agréable à entendre à cause de sa brillante sonorité. Dans ces trois œuvres du jeune maître français, dirigées par l'auteur lui-même, notre orchestre s'est montré d'une merveilleuse souplesse faisant preuve d'une cohésion et d'un souci du détail dont il devrait bien plus souvent nous montrer l'exemple. Par contre, tout s'est gâté pour l'accompagnement du *Concerto* de violon de Beethoven, et nous sommes retombés là dans le laisser aller et les négligences coutumières. Et cependant, est-il assez connu par cœur ce merveilleux *Concerto*, le *Concerto* modèle, l'excuse du virtuosisme ! M. Crickboom, un des maîtres de l'école belge actuelle s'y est révélé à nous comme un artiste de grand tempérament, de style pur, doué d'une technique irréprochable ; si chez lui la sonorité n'a pas beaucoup d'ampleur, la qualité du son par contre est exquise, et le pouvoir charmeur du violon n'a pas de secret pour lui. M. Crickboom est aussi de la grande lignée classique ; il nous l'a prouvé en jouant merveilleusement une page de Bach. Nous lui aurions par contre fait grâce de cette insipide *Havanaïse* de Saint-Saëns.

En l'absence de M. W. Rehberg qui devait le lendemain remporter des lauriers au concert du Conservatoire de Paris avec le *Concerto* de Brahms, c'était M. Louis Rey qui dirigeait la

partie du programme de cette soirée non confiée à M. Lazzari. Mentionnons une bonne audition de l'Ouverture de *Coriolan* de Beethoven.

N'ayant pu assister au quatrième concert, mes lecteurs voudront bien me permettre de résumer à leur intention l'excellent article de mon distingué confrère du *Journal de Genève*, M. Held. Voici ce qu'il dit à propos de l'*Oxford-Symphonie* de Haydn :

« Cette œuvre, écrite vers 1788, ne reçut qu'en 1791 cette appellation, lors du séjour du maître en Angleterre. Après une glorieuse saison à Londres son ami le Dr Burney l'avait emmené à Oxford pour assister à la fête annuelle de la célèbre Université et y recevoir, *honoris causa*, le grade de docteur en musique. L'occasion était assez belle pour que Haydn composât une symphonie tout exprès et il n'eut garde d'y manquer, mais arrivant à la dernière heure, il n'eut pas le temps de faire répéter son œuvre et l'on convint d'en jouer une autre, déjà connue des musiciens. C'est celle que nous avons entendue l'autre soir qui fut exécutée en l'honneur du nouveau docteur, siégeant en robe et en bonnet, et la symphonie prit le nom d'Oxford en souvenir de l'événement. Elle était, certes, à la hauteur des circonstances et Haydn lui ayant adjoint plus tard des parties de trompette et de timbales, elle a gardé une place honorable dans l'œuvre symphonique du maître.

Si son premier allegro n'est pas très saillant comme thèmes ni comme développements, elle offre un *Adagio cantabile* où les bois jouent un rôle marquant et contribuent à l'heureuse couleur du morceau. Ils sont de nouveau en évidence dans l'animé *Menuet* qui suit, le basson ayant là de bien spirituelles répliques ; puis, au trio, ce sont les cors qui tiennent le dé de la conversation. Très bien exécutée jusque-là, la symphonie a subi un petit faux départ au début du finale, mais on fut vite remis en selle et l'humoristique thème principal, suivi de ses deux acolytes, a pu s'épanouir en toute grâce sur l'admirable contrepoint du vieux maître. »

Le numéro le plus intéressant de ce concert fut la première audition de la *Scène d'amour* tirée de *Feuersnot*, la nouvelle œuvre lyrique de Richard Strauss, qui fit grand bruit à son apparition et qui est bien l'une des œuvres les plus originales de la moderne musique allemande. « Cette scène d'amour, dit encore M. Held, est d'une chaleur expressive et d'une effervescence extraordinaire. Et ce n'est pas elle qu'on accu-

sera jamais de « manquer de feu, » comme le titre de l'ouvrage. Nous y retrouvons le puissant symphoniste dont les poèmes musicaux peuvent seuls, jusqu'à présent, soutenir la comparaison avec les grandes pages wagnériennes transportables au concert. »

Le soliste de ce concert fut M. Ernesto Consolo, « un exquis pianiste, au jeu clair et sûr, à la virtuosité toujours plus marquante. » Le *Concerto* de Martucci qu'il révéla au public genevois est une œuvre intéressante, de tendances très modernes. Mentionnons encore à ce concert une audition des *Préludes*, le poème symphonique de Liszt.

* * *

La troisième séance de musique de chambre a été un triomphe pour notre musique suisse. Deux œuvres de grande valeur s'y disputaient la palme et l'admiration de l'auditoire, et toutes deux les ont largement conquises et méritées. Le nouveau *quatuor à cordes*, en la mineur de W. Pahnke, nous a montré en son auteur un musicien déjà sûr de lui-même, coulant dans le moule classique la riche matière d'une inspiration très hautement placée tout en mettant largement à profit les ressources précieuses dont il dispose, grâce à une science très profonde de l'harmonie et à une riche culture musicale. Un thème commun; très simple, donne de l'unité aux quatre parties dont se compose l'œuvre nouvelle. Ces quatre parties sont admirablement traitées, d'une grande fermeté de lignes, d'un accent très noble et d'une sonorité très belle. L'harmonie en est toujours originale et attrayante. Ce quatuor classe évidemment son auteur au premier rang de nos musiciens suisses. Accueil triomphal et rappels nombreux.

En ce qui concerne le merveilleux *quatuor à cordes* de E. Jaques-Dalcroze, je ne puis m'empêcher d'enfreindre ici la défense que notre cher rédacteur en chef adresse journellement à ses collaborateurs, de dire de lui-même et de ses œuvres, dans ce journal, tout le bien qu'ils pensent. Et je suis certain en ce faisant, d'être approuvé de tous mes lecteurs, car il faudrait franchement être indifférent à l'endroit de notre art suisse pour ne pas ressentir une immense joie et une très grande fierté à la pensée que cet art peut revendiquer des œuvres d'une beauté aussi pure, aussi souverainement noble et aussi profondément originale que ce *quatuor à cordes*, dont la première audition marque déjà un

des points culminants des fêtes de musique suisse de 1901. C'est là l'œuvre d'un raffiné, le fruit spontané d'une imagination puissante. Comme la pensée est belle et sereine même au milieu des plus formidables emballements, et comme elle sait se faire tendre et souriante, grave aussi, dans l'admirable *Larghetto* par exemple. Et quelle verve chaleureuse, quelle humour dans le développement de la phrase musicale, quelle clarté constante en pleine fantaisie ! Le quatuor Marteau, qui a déjà eu l'honneur de faire connaître cette œuvre en Suisse et à l'étranger nous en a donné une audition vibrante et superbement fouillée, dans laquelle on sentait l'enthousiasme des exécutants pour cette musique toute débordante de lyrisme et de fraîcheur.

M^{lle} Amélie Klose, sœur du compositeur suisse M. F. Klose, a donné au Conservatoire une fort attrayante soirée consacrée à Liszt et précédée d'une intéressante causerie de M. Georges Humbert sur ce musicien génial, sur lequel ses contemporains ne voulurent voir qu'un pianiste de grand talent. La renaissance lisztienne qui s'accroît de plus en plus donnait à cette causerie un véritable intérêt d'actualité. M^{lle} Klose a été vivement appréciée dans l'interprétation de la *Grande sonate* en si min., de la *Gondola funèbre*, du *Troisième sonnet de Pétrarque*, et du *Sposalizio*. La soirée se termina par l'exécution à deux pianos du beau poème symphonique *Le Tasse* qui nous montre Liszt parvenu à l'apogée de sa période créatrice.

* * *

Une jeune société chorale mixte « l'Heure musicale » donnait récemment au Conservatoire une soirée musicale consacrée à *Marie Magdeleine*, le drame sacré de J. Massenet.

S'attaquer à une telle œuvre n'était pas précisément faire preuve de modestie. Il eut fallu là des voix plus exercées, et surtout une direction plus précise et plus soucieuse de la mise au point. Il ne suffit pas en effet, pour diriger l'exécution d'une œuvre semblable, de battre imperturbablement une mesure rigoureusement mathématique. La directrice, M^{me} Zibelin-Wilmerding aura pu s'en apercevoir, à l'indécision des rentrées et au manque presque absolu de nuances. Parmi les solistes, signalons M^{lle} Chapelon, M^{lle} Crémieux et M. Pasche, et mentionnons encore à la louange des organisateurs, le but charitable du concert.

E. G.